

**Albert Jouvin de Rochefort,  
un pèlerin français de Compostelle au XVII<sup>e</sup> siècle \***  
Ignacio Iñarrea Las Heras \*\*

Universidad de La Rioja  
[ignacio.inarrea@unirioja.es](mailto:ignacio.inarrea@unirioja.es)

## Résumé

Albert Jouvin de Rochefort a été un voyageur français qui a parcouru l'Europe et aussi l'Égypte au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a rapporté ses expériences dans l'œuvre intitulée *Le voyageur d'Europe...*, publiée en 1672.

En ce qui concerne l'Espagne, Jouvin a parcouru la plupart de ses régions. Une partie de son trajet coïncide avec les chemins traditionnels de pèlerinage vers Compostelle.

Le but du présent travail est de montrer dans la vision de la géographie *jacquaire* offerte par Jouvin une espèce de représentation de la situation générale de l'Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle.

## Mots-clé

Pèlerinage, Compostelle, situation de l'Espagne, XVII<sup>e</sup> siècle.

## 1 Introduction

Albert Jouvin de Rochefort (1640-1710) a été un cartographe, voyageur et officier du roi de France (comme trésorier de France à Limoges) qui a écrit l'œuvre intitulée *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède* (1672). Il s'agit d'un très grand récit de voyage où il raconte ses périples en Europe et en Égypte. Le deuxième tome contient son séjour en Espagne et au Portugal. Il y parle (parmi beaucoup d'autres choses) des plus importants centres de pèlerinage espagnols : Guadalupe, Montserrat et, surtout, Compostelle. Jouvin n'est pas vraiment un pèlerin, mais il ne manque pas de les visiter. À propos du sanctuaire d'Estrémadure il dit que c'est un « lieu de devotion & de grand pèlerinage » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 191). Et quant à Montserrat, il affirme : « Tout le monde sçait qu'après S. Jacques c'est un lieu des plus grands pèlerinages & de devotion de toute l'Espagne, pour plusieurs miracles qui s'y sont faits, que c'est une chose étonnante de voir la quantité de monde qui y arrive de toutes les parties de l'Europe » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 288).

L'itinéraire particulier de Jouvin vers la Galice commence à Burgos et coïncide avec le *Camino Francés*. Après avoir visité Compostelle, il se dirige vers Oviedo, sanctuaire très important et étroitement lié avec le culte de l'apôtre saint Jacques. C'est un

---

\* Ce travail est lié au projet n° 2009/01 du programme FOMENTA de bourses pour des projets de recherche, intégré dans les Plans de La Rioja d'I+D+I. Convocation 2009. Gouvernement Autonome de La Rioja. Département de l'Éducation, de la Culture et du Sport.

\*\* L'auteur appartient au Centro de Investigación en Lenguas Aplicadas (CILAP) de l'Université de La Rioja.

parcours riche en commentaires sur cette route traditionnelle, les pèlerins et le phénomène du pèlerinage *jacquaire*. Mais une grande partie de l'intérêt de ces passages du récit de Jouvin réside dans le fait qu'ils s'intègrent dans une vision plus vaste, et pas toujours flatteuse, de l'Espagne de l'époque. Les premières pages consacrées par l'auteur à ce pays sont une sorte d'introduction générale sur son histoire, sa culture, ses mœurs et son état actuel (au XVII<sup>e</sup> siècle). Cette partie du texte est pleine d'observations sur ces aspects. Quelques-unes sont critiques et d'autres sont plus neutres. Mais beaucoup d'entre elles sont reprises et développées postérieurement sur la route de Compostelle. La prise de position de Jouvin comme voyageur français y joue un rôle d'une grande importance.

## 2 Orgueil, fainéantise et pauvreté

Jouvin parle tout d'abord de l'orgueil des Espagnols, qui considèrent le travail agricole comme une activité humiliante, en raison de leurs soi-disant nobles origines :

Les Espagnols sont encore aujourd'hui tout glorieux de cette origine de leurs premiers Rois, ils veulent que cette parole d'*Hidalgos* entre eux si estimée, qui veut dire fils des Goths, soit tirée de cette Nation si puissante & si belliqueuse [...] ... les terres [d'Espagne] sont mal cultivées par la paresse de ses habitans, qui croient estre indecent à des gens de leur qualité & de leur naissance de travailler, c'est ce qui fait que les vivres sont chers en Espagne, non pas par la sterilité du païs, où les terres sont assez bonnes (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 71-73).

Mais cette vision négative peut s'étendre en réalité à toute sorte de travail, si l'on tient compte de cette autre observation de Jouvin : « Ils s'adonnent rarement aux arts mécaniques comme indecens à leur Nation & à leur extraction si noble » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 81).

L'abandon de la terre et le délaissement de l'économie agricole et de ses bénéfiques (pour les besoins de la grandeur et de la gloire) apparaissent à nouveau dans le récit quand Jouvin raconte son voyage dans le territoire galicien. Quand il est près de Portomarín, à quelques kilomètres de Compostelle, il explique une des raisons pour lesquelles la terre de cette région n'est pas très productive :

Ce qui rend encore la Galice si mal cultivée ; c'est qu'au temps de la guerre environ le mois d'Octobre, on force tous les païsans, qu'ils appellent Milice, à s'assembler pour se trouver aux environs de Tuy ville d'armes en Galice, avec leur équipage d'armes, & des provisions capables de les nourrir longtemps<sup>1</sup>. [...]

---

<sup>1</sup> Un peu plus tard, Jouvin mentionne à nouveau le problème du manque de main-d'œuvre, par suite de la guerre, pour expliquer l'improductivité de la terre en Galice : « On trouve assez de villages sur ce chemin, mais ils sont peu habitez ; principalement d'hommes, à cause qu'ils vont à la guerre, ce qui fait aussi que le païs est mal cultivé » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 164). Cela rappelle en quelque sorte un problème important en Espagne (et non seulement en Galice) au XVII<sup>e</sup> siècle : le dépeuplement. Mais la guerre n'est pas vraiment la seule cause de ce phénomène. L'explication en est plus complexe. La peste et la famine ont produit de véritables ravages ; la responsabilité de la monarchie espagnole, avec sa politique économique, et le manque de production ont aussi exercé une influence négative ; et il ne faut pas oublier l'expulsion des mauresques, l'émigration en Amérique ou la crise du mariage (qui entraîna une descente considérable du nombre de naissances). Vid. à ce sujet Bennassar & Vincent (2011 : 98-104).

Mais après-tout, cette sorte de Milice est la meilleure partie de l'armée de Galice, où tous les jeunes gens dès l'âge de quinze ans, sont contraints d'aller à la guerre ; & si ils ne le font, on s'adresse au pere qui est obligé à cet âge de presenter son fils au capitaine, à faute dequoy le pere est condamné à une prison perpetuelle [...], s'il n'en met un autre à sa place (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 163-164).

Jouvin fait allusion dans cette dernière citation à la guerre de l'Espagne contre le Portugal, qui finira avec la défaite espagnole et l'indépendance portugaise. L'auteur présente une cruelle description de cette milice galicienne, qui est, en quelque sorte, le reflet et aussi le véritable fruit de ces champs stériles. On pourrait dire que la terre abandonnée produit des soldats dans un état minable. L'orgueil et l'intransigeance germent pour produire la défaite et même le ridicule des Espagnols. L'ironie de Jouvin est ici vraiment très mordante :

C'est un plaisir de voir marcher cette Milice par compagnies composées comme d'autant de marmitons, n'ayant point de fourreaux à leurs épées, qui à leur retour de la guerre leur servent de broches à rostir leur poisson ; un baudrier fait d'une corde, leur mousquet presque démonté ; leurs habits de toile, qui leur servent de chemise avec leur chapeau retroussé, haussant les épaules, honorez de cette qualité si relevée parmy les Espagnols, de *Soldao del Rey d'España*, & marchent ainsi gravement, se traitant les uns les autres de *Cavallero, Capitano, Alfer, Hidalgo*, pour aller, ce disent-ils, repousser & mettre à feu & à sang ces Portugais rebelles, & traistres à la Patrie, & à la nation Espagnole, à qui ils vont faire sçavoir qu'ils s'adressent au Roy d'Espagne irrité contre eux ; mais souvent enflés d'honneur & de vaillantise qu'ils vont, ils retournent en la posture qu'il n'en faudroit que cinq ou six sur un theatre pour représenter la plus plaisante farce de Madrid (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 163-164).

Cette citation peut bien être considérée comme la réponse adéquate de Jouvin au commentaire que lui-même avance dans son introduction sur l'Espagne, en rapport avec le caractère des Espagnols :

... ils sont d'une humeur superbe, s'estimant au dessus de toutes les Nations étrangères, qui est le moyen d'en attirer la haine et le mépris. Ils marchent avec gravité, ils se disent issus de la puissante Nation des Goths, [...] ils disent qu'il ne tient qu'à leur Roy de se rendre maistre de toute l'Europe, dont il possède une bonne partie, & qu'un jour ils attaqueront par mer & par terre le Portugal, qu'ils le prendront quand ils voudront ; Nation, ce disent-ils, rebelle à leur Roy, puis que de tout temps ce Royaume a esté d'Espagne (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 76).

La misère apparaît comme un état assez étendu dans un pays où, d'après le texte Jouvin, les gens ne veulent pas travailler et la guerre est une occupation habituelle. Le mélange d'orgueil et de pauvreté donne comme résultats la faim et le culte des apparences. De cette manière, l'auteur parle, dans son introduction sur l'Espagne et les Espagnols, de leur habitude de passer « une partie du jour à se promener dans les places, habillez le mieux qu'ils peuvent, pendant qu'ils meurent de faim à leur maison » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 77).

Les pèlerins de Compostelle souffrent de la faim d'une manière spécialement dure tout au long de leur parcours. Il est vrai qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, ils étaient surtout des gens d'un niveau social humble, et la Galice était pour eux un territoire très difficile à traverser :

... je vous laisse à juger de la misère des Pelerins qui passent tous les jours à milliers par-là, sans trouver de pain, dont nous en avons veu mourir plusieurs de faim sur le chemin, bien qu'il y ait des maisons & des hospitaux où on leur en donne un morceau,

qu'ils appellent *Mandar* ; mais il seroit necessaire que ce *Mandar* leur fust donné plus souvent dans cette sorte de païs rempli de montagnes, & de déserts... (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 161).

Mais il est raisonnable de croire que l'abandon des champs à cause de la guerre (dont on vient de parler) et le manque de nourriture qui en est la conséquence peuvent rendre encore plus pénible le trajet vers Saint-Jacques.

### 3 Abus et friponnerie

Dans cette situation caractérisée par la prédominance de la paresse et de la misère, la pratique habituelle d'abus et l'extension de la vie malhonnête ne doit pas surprendre. La route vers Saint-Jacques et les voyageurs pieux qui la fréquentent n'échappent pas aux dommages faits par ces maladies sociales. Jouvin parle des hôpitaux qui parsèment le *Camino Francés* et de la mauvaise administration dont ils sont l'objet. Les personnes chargées de les gérer sont de véritables voleurs qui ne s'occupent pas de bien accueillir les pèlerins :

Dans toutes ces susdites Bourgades il y a des Hospitaux pour y recevoir & loger les pauvres Pelerins, ausquels on donne un morceau de pain & quelque potage : surquoy vous observerez que ceux qui gouvernent ces Hospitaux (qui sont assez richement fondez la plus part par des Rois d'Espagne) s'accommodent du revenu, au lieu de le distribuër à ces pauvres voyageurs, dont nous avons veu plusieurs en divers endroits mourir de faim manque de nourriture, & mesme d'un morceau de pain (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 154).

Jouvin raconte également l'expérience qu'il a vécue près de Carrión de los Condes (localité située dans la province actuelle de Palencia) avec le confesseur de l'hôpital du Gran Caballero. Ce prêtre veut confesser un pèlerin français mourant, même s'il ne comprend pas du tout la langue française. C'est pourquoi Jouvin n'approuve pas cette idée :

... il y avoit là un Pelerin François fort malade, qui n'entendoit pas l'Espagnol, & qui cependant vouloit se confesser : ce que voyant le Confesseur de l'Hospital qui ne sçavoit point le François, & sachant que nous entendions la langue, & que nous la parlions, il nous pria de vouloir ouïr la Confession de ce jeune Pelerin malade & prest à mourir. Nous luy dismes d'abord qu'il avoit tort de remplir la charge de Confesseur des Pelerins François, puis qu'il ne sçavoit pas leur langue, & que ne pouvant faire les fonctions de Confesseur, tous les agonisans estoient en danger de mourir sans Confession (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 155).

Il faut croire, même si l'auteur ne le dit pas dans son récit, que cet inconvénient n'a pas découragé le confesseur, que celui-ci a dû insister à aider le malade à bien mourir et que finalement Jouvin a accepté de collaborer avec lui :

... ensuite pour l'aider dans cette fonction & pour satisfaire au désir du malade, je me mis entre le Prêtre & le Pelerin, qui me declaroit ses pechez les uns après les autres en Langue François, que je redisois en mesme temps en Espagnol à ce Confesseur, qui luy donna l'absolution (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 155).

Mais il faut aussi penser que ce curé n'a pas agi de cette manière poussé par la piété religieuse ou par une conscience très aiguë de son devoir spirituel. Jouvin le laisse

entendre au lecteur de son texte, quand il raconte ce que ce prêtre a fait juste après la mort du pèlerin français : « ... [il] nous pria de luy écrire en François & en Espagnol les pechez des Pelerins les plus ordinaires ; après quoy Monsieur le Confesseur nous regala d'un bon disner, & peut estre aux dépens des pauvres Pelerins » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 155-156). Donc, ce religieux ne s'intéresserait probablement qu'à l'argent qu'il pourrait toucher avec les confessions qu'il administrerait aux pèlerins mourants. Au Moyen Âge, il était établi que si un pèlerin mourait dans un hôpital, tout seul et sans avoir laissé de testament, le confesseur de l'hôpital pouvait garder une partie de ses biens<sup>2</sup>. À l'Époque moderne, les règlements de plusieurs hôpitaux de la route de Compostelle signalent qu'il faut toujours que les prêtres de ces établissements assistent les pèlerins malades<sup>3</sup>. Et on conserve aujourd'hui des testaments de ces voyageurs où l'on indique qu'il faudra donner une quantité d'argent déterminée aux prêtres qui les auraient accompagnés au moment de leur décès<sup>4</sup>. Donc on peut bien supposer que le confesseur de l'hôpital du Gran Caballero avait de très bonnes raisons, pas du tout spirituelles, pour être présent quand un pèlerin très malade arrivait.

#### **4 Les excès de la religion**

Jouvin remarque aussi que les Espagnols vivent la religion d'une manière qu'on peut bien définir comme caractérisée par l'excès. L'exagération se manifeste sous plusieurs formes et dans plusieurs aspects<sup>5</sup>. Les Espagnols donnent une grande importance à l'apparence de religiosité. Il y a ici une dimension sociale qu'ils soignent beaucoup :

---

<sup>2</sup> « El mencionado decreto de Alfonso IX [promulgado en 1226, pour protéger les pèlerins de Compostelle] disponía que si [le pèlerin] tenía compañeros de viaje que fuesen de su tierra, éstos debían darle sepultura y hacerle los funerales según su calidad, haciéndose ellos mismos cargo del resto de los bienes del difunto para llevarlos a sus legítimos herederos, apartado [...] el mejor traje que sería siempre para el huésped ; si no tenía compañeros de viaje de su país, entonces entre el huésped y el capellán se encargarían de la sepultura y funerales, y pagados estos gastos, el resto de los bienes se distribuiría por terceras partes entre el huésped, el capellán y el rey ; se prohibía que tomaran nada de los compañeros del difunto, como si fuera de éste, los cuales conservarían lo que juraran que era suyo ; y se ordena que el obispo del lugar excomulgue al huésped o a cualquiera otro que sustrajese al enfermo la parte del capellán » (Vázquez de Parga et al., 1949, vol. 1 : 274-275).

<sup>3</sup> « Las ordenanzas del hospital de San Juan, de Oviedo, aprobadas en 1586, encomiendan al administrador tenga particular cuidado de que los peregrinos y demás enfermos se confiesen y se les administren los Sacramentos, debiendo avisar de ello al capellán mayor, a quien corresponde dárselos. » Las del Real de Santiago de 1524 mandan a sus capellanes que confiesen a los peregrinos enfermos y les administren los Sacramentos si lo considerasen necesario, y cuando no, debían hacerlo al día siguiente, absolviéndolos con la bula del hospital plenariamente de todos los pecados reservados, no debiendo ser acogidos en él aquellos que se negasen a recibirlos o al menos a confesarse. Las de 1804 recuerdan a los capellanes extranjeros su obligación de confesar a los peregrinos que también lo fuesen. » Es de suponer que estos cuidados espirituales estuviesen reglamentados de manera análoga en la Edad Media » (Vázquez de Parga et al., 1949, vol. 1 : 356).

<sup>4</sup> Vid. Vázquez de Parga et al. (1949, vol. 1 : 357).

<sup>5</sup> À ce propos, on peut bien tenir compte de ce qu'affirme Luis Gómez Canseco sur la façon dont les Espagnols vivent la religion à l'Époque moderne : « Ricos y pobres compartieron una sola exaltación religiosa, creyeron en milagros y hechizos, asistieron con similar fervor a sermones y prodigios y

Ils sont bons Catholiques, mais ils ont plus d'extérieur & de ceremonies que de devotion. Quand ils rencontrent quelqu'un par le chemin, ou qu'ils entrent dans la maison de quelque amy, ils se servent ordinairement de ces paroles : *Alabado sea el sanctissimo Sacramento*. Loué soit le tres-saint Sacrement A quoy il faut répondre : *Por sempre*, pour jamais ; ou bien, *Lao sea Christo*, ou *Lao sea el niño Jesu*, ou *Deo gratias*, &c. (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 78).

Un peu plus loin, Jouvin ajoute : « Les Espagnols n'ostent point leur épée quand ils se confessent & communient, & lors qu'ils la prennent pour la mettre à leur costé, ils la baisent, & disent que c'est qu'elle porte la croix, & dequoy la défendre contre les Infideles » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 82).

Les Espagnols pratiquent aussi l'excès de l'intolérance par rapport à d'autres confessions : « On ne souffre aucune personne d'autre Religion que de la Catholique, sur toutes les terres du Roy d'Espagne, bien qu'on accuse les Portugais de souffrir beaucoup de Juifs, qu'on brûle tout vifs comme les heretiques, si on les peut reconnoître » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 84). Comme on peut bien le supposer, la manifestation la plus importante de cette attitude, au niveau des institutions, est l'existence de l'Inquisition, « qui est une Justice pour punir ceux qui disent quelque chose contre la Religion. On y fait brûler ceux qui sont convaincus d'estre heretiques, ou Juifs » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 78).

L'univers du culte de saint Jacques n'est pas étranger à cette tendance à l'excès des Espagnols en ce qui concerne la religion. La disposition des pèlerins à souffrir les rigueurs d'un voyage très long et plein de difficultés en est sans doute une manifestation très claire. On a vu qu'ils peuvent même mourir au cours de cette aventure. Mais il faut tenir compte aussi, d'après le texte de Jouvin, du domaine constitué par la pratique des actions rituelles consacrées à l'Apôtre. Cet auteur en décrit une, au cours de sa visite de la cathédrale de Compostelle, et ne manque pas de remarquer que les pèlerins la réalisent toujours, parce qu'ils la considèrent indispensable. Cependant ils ne pourraient pas expliquer pourquoi. Voici donc une autre forme d'excès, dans une conduite pleine de conviction et de dévotion et, en même temps, complètement dépourvue de connaissance et de discernement :

... on nous fit monter au dessus de l'Eglise couverte de pierres plates jointes avec chaux & ciment, sur laquelle il y a du plaisir à se promener, & à voir une Croix de fer chargée de plusieurs petits morceaux d'étoffe des habits de Pelerins, qui passent par dessous cette Croix par un espace tres étroit, en se glissant le ventre à terre, & croyent que cette ceremonie est tout à fait necessaire à leur voyage, sans en sçavoir la raison (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 167).

---

sintieron un único terror penitencial frente a la muerte y los castigos eternos. Gentes analfabetas, que sabían con dificultad el avemaría y el padrenuestro, convivieron con nobles y con teólogos en un espacio común que tuvo su asiento en el culto y la ceremonia. En ese ámbito, el sacerdote actuaba como intermediario de la divinidad y administraba en la tierra los efectos de la gracia de Cristo. Por eso, los elementos visibles de la religión –ritos, imágenes o reliquias- fueron determinantes para refrendar los invisibles –ángeles, milagros y prodigios-, y generaron un entorno complejo de devociones, gestos penitenciales y extravagancias. Es un mundo poblado de cofradías, de peregrinaciones, de imágenes milagrosas o de mujeres que, como las beatas, optaron por vivir con recogimiento, sin pertenecer a ninguna comunidad religiosa. Los devotos mostraban ostensiblemente los signos de su devoción, que bien podían ser un mayúsculo rosario, una flagelación pública o un emparedamiento voluntario. En España, Dios andaba incluso entre cazuelas » (Gil Fernández et al., 2004 : 349-350).

## 5 Différences des habitudes entre l'Espagne et la France

Cette vision assez négative de l'Espagne réalisée par Jouvin dans le cadre géographique de la route vers Compostelle est complétée et aussi, en quelque sorte, compensée par la présence d'autres commentaires qui n'incluent pas de jugements ou d'appréciations critiques. Ce sont des observations plus neutres sur certaines habitudes espagnoles ; on en trouve quelques-unes qui sont très intéressantes, parce qu'elles incluent, d'une manière plus ou moins évidente, des comparaisons avec les coutumes françaises. Le prologue de Jouvin sur ce pays présente une espèce d'avance de ces passages. Il décrit, par exemple, la manière de s'habiller propre aux Espagnols :

Ils sont bien vestus, chaussez délicatement, & ne portent point de talon à leurs souliers pour avoir plus de grace à marcher ; leurs habits sont de taffetas noir, étroits & justes à leurs corps, avec un petit manteau qu'ils retroussent dessous le bras gauche, portans une longue épée du même côté, & le poignard de l'autre, dont ils se servent fort adroitement ; leur gousset rempli de Tabac en poudre, qu'ils mettent dans un boëtte d'argent, & qu'ils présentent à leurs amis en parlant à eux (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 76-77).

Quand il se trouve à Burgos, juste avant de commencer son voyage vers Compostelle<sup>6</sup>, Jouvin reprend le sujet de l'habillement des Espagnols pour le présenter en contraste avec celui des Français. Il n'introduit aucun jugement réellement négatif. Il ne critique pas les Espagnols pour exalter les Français. Mais il ne manque pas de faire remarquer l'existence d'un probable sentiment de rivalité entre les deux nations (surtout de la part de l'Espagne) dans le domaine de la mode :

Vous remarquerez en passant que cette nation prend plaisir à avoir des modes contraires à celles de la France en toutes choses. Nous portons des courtes épées, ils en portent de longues ; si nous portons les hauts-de-chausses fort amples, ils les portent fort étroits ; si nous portons des chapeaux de forme ronde, ils en portent de forme quarrée ; si nous portons les cheveux longs, & la barbe courte, ils les portent courts & la barbe longue en façon de croissant ; si nous avons les manches du pourpoint ouvertes par le devant, ils les portent ouvertes par le derriere ; si nous commençons à nous boutonner par le haut du pourpoint, eux au contraire commencent par le bas ; si estant en colere nous enfonçons le chapeau dans la teste, & le faisons castoriser par le devant, eux au contraire le relevent par le derriere, & l'enfoncent jusques sur les yeux, pour faire voir leur emportement (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 152).

Cette comparaison est aussi présente, quoique d'une manière moins évidente, dans une description de la manière de lutter des Espagnols avec l'épée et le poignard (il en a fait une petite avance dans le prologue). On dirait que c'est une sorte d'avertissement adressé à ses lecteurs français sur un style de lutte qui n'est pratiqué qu'en Espagne :

Et remarquez que quand ils se battent l'épée à la main ils ne reculent jamais ; qu'ils parent le coup que vous leurs portez, avec un poignard qu'ils portent toujours avec eux, & que lors qu'ils font mine de porter au corps, vous devez vous défier de la *Cochilade*,

---

<sup>6</sup> Jouvin annonce son *pèlerinage* avec les mots suivants : « ... nous continuërons icy de décrire le grand chemin de Burgos à Saint Jacques de Compostelle, lieu de gran pelerinage, qui est à la sortie de Burgos » (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 153)

ou tranchant de l'épée : & que quand ils vous menacent de la *Cochilade*, vous devez croire qu'ils veulent porter au corps : & il est constant que les Espagnols sont redoutables l'épée à la main, à cause de leurs poignards dont ils parent les coups qu'on leur porte. En effet, j'ay veu plusieurs fois trois ou quatre Espagnols mettre en fuite plusieurs étrangers, & les chasser devant eux comme un troupeau de moutons (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 152-153).

La gastronomie et les habitudes alimentaires des Espagnols<sup>7</sup> ne sont pas du tout négligées par Jouvin dans son texte. Tout au contraire, son prologue sur l'Espagne inclut quelques observations à ce propos :

... ils sont sobres au manger & au boire ; ils s'enyvrent rarement, aussi c'est une grande injure entr'eux que d'appeller quelqu'un yvrogne, *borracho* : Ils se passent de quelques legumes pour leur repas, & croient faire grand festin lors qu'ils mangent quelques raves, quelques laitues, navets, aulx, & autres legumes, & disent, que *una oliva, azeytuna, y ravanillos, son comida de Cavalleros* (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 77).

Quand il est à Portomarín, Jouvin mentionne à nouveau ce goût des Espagnols pour les légumes. Il parle de la

laitue, qu'ils appellent *Lechuga*, ressemblante à celle que nous appellons laitues Romaines ; mais plus grosse, blonde, douce, & de tres-bon goust, que les Espagnols mangent ordinairement à la promenade par delice, & sans assaisonnement, comme quelque bon fruit (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 162).

En plus, on dirait qu'il regrette le beurre, plus courant en France, au moment où il parle des perdrix cuites dans l'huile d'olive, qu'il a l'occasion de goûter à Portomarín. Il signale que le beurre est un produit très rare en Espagne :

... nostre souper fut appresté de la sorte, qui estoit de costelletes de mouton, qu'ils appellent, *Carnero*, qui est aussi délicat au manger dans l'Espagne, que des perdrix, qu'on nous fricassa en l'huile bouillante, n'y ayant point de beurre dans tout le Royaume d'Espagne, si il n'est apporté des pais étrangers (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 162).

Les moments de la journée où les Espagnols prennent leurs repas attirent aussi l'attention de Jouvin, de même que leur goût pour le sel et le poivre ou leur habitude de boire du vin au petit déjeuner et de dîner très peu (ou même rien du tout) :

... si vous voulez que vostre manger soit assaisonné de sel & de poivre, il faut l'envoyer querir, dont les Espagnols font un si grand usage<sup>8</sup>, que quand vous passez dans quelque ville, ou quelque bourgade au temps du disner ; vous entendez dans toutes les maisons le bruit d'un petit mortier, où ils battent le poivre, qui est environ les deux heures après midy ; car ils disnent fort tard, aussi déjeûnent-ils de bon matin, & ne prennent qu'un trait de vin, sans rien manger, & ne soupent point, comme les Anglois, si ce n'est d'une salade accommodée à leur humeur (Jouvin, 1672, vol. 1, t. 2 : 162-163).

---

<sup>7</sup> Vid. à ce propos, Bennassar (1982 : 115-131).

<sup>8</sup> « Les historiens ont beau nous avoir préparés à l'usage intensif des épices dans l'alimentation de jadis, il faut lire ces recettes [celles qui sont incluses dans plusieurs livres des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles consacrées à la cuisine espagnole, consultés et mentionnés par Bartolomé Bennassar] pour savoir ce que cela veut dire. A profusion le poivre, le gingembre, le safran, la cannelle, le clou de girofle, la noix muscade, l'anis, le cumin, le musc, le verjus. Toutes les sauces comportent un bon nombre d'épices. La 'sauce blanche' par exemple n'est en aucune façon une sauce à base de lait. Elle est faite d'un bouillon de poule additionné d'eau de rose dans lequel ont été écrasées de la poudre de gingembre blanc, des amandes blanches bien pelées, une cannelle entière ébouillantée, de même qu'un clou de girofle » (Bennassar, 1982 : 130-131).

Comme il est évident, l'intérêt de Jouvin pour tous ces aspects relatifs à l'alimentation en Espagne implique l'existence d'une comparaison et d'un contraste implicites avec les habitudes françaises dans ce domaine. Il constate de cette manière des différences gastronomiques entre les deux pays.

## 6 Conclusion

Le *pèlerinage de Compostelle* accompli par Jouvin nous offre, de même que le reste de son œuvre sur l'Espagne et le Portugal, une leçon très intéressante et très complète sur la géographie (il ne faut pas oublier qu'il est cartographe), l'économie et la société des territoires qu'il a l'occasion de visiter. Comme il est évident, sa condition de voyageur étranger définit, dans une grande mesure, son point de vue personnel. Il développe ainsi dans son récit une approche assez honnête et très enrichissante de l'Espagne. Cela s'apprécie d'une manière très claire dans les passages où il fait la comparaison entre les habitudes autochtones et françaises. Mais il nous présente également un portrait des misères et des problèmes de l'Espagne de l'époque (la faim, la pauvreté, la guerre, le caractère des Espagnols, la manière de vivre la religion), auxquels le culte de saint Jacques n'était pas étranger. Il est curieux de constater que l'ensemble des régions traversées par le *Camino Francés* et par la route qui a conduit l'auteur de Compostelle à Oviedo est une espèce de reproduction à l'échelle réduite de l'état de toute une nation (et même de tout un empire) au XVII<sup>e</sup> siècle.

Il ne faut pas oublier ici l'affirmation de Raymond Foulché-Delbosc en rapport avec l'aventure espagnole de Jouvin. Il considère que c'est un voyage faux<sup>9</sup>. Donc, *Le Voyageur d'Europe* ne présente pas une aventure réellement vécue par son auteur. À notre avis, même si celui-ci a pu plagier d'autres écrivains, même s'il a reproduit dans son récit des expériences appartenant à d'autres voyageurs, on ne voit pas de raisons à douter de l'authenticité de celles-ci et de leur valeur comme témoignages sur l'Espagne de l'époque<sup>10</sup>.

## Références bibliographiques

Bennassar, Bartolomé (1982) *Un Siècle d'Or espagnol : 1525-1648*, Paris : Robert Laffont.

---

<sup>9</sup> Vid. Foulché-Delbosc (1991 : 83).

<sup>10</sup> On peut bien tenir compte, à ce sujet, des affirmations suivantes de José M<sup>a</sup> Díez Borque sur le récit de Jouvin : « ... su obra tiene, a mi juicio, un carácter destacadamente singular : parece ser -como insinúa Foulché-Delbosc- que se trata de un 'voyage factice où l'on décrit l'ensemble des villes de la Péninsule', lo que podría suponer un apoyo en conocimientos librescos y quizá relatos de otros viajeros, recordando tantos libros de viajes de los siglos XV y XVI, escritos desde el reposo del estudio y con un buen arsenal bibliográfico a mano. Esto nos obliga a preguntarnos por la función de las obras escritas de este modo : pueden servir de evasión -el caso de de muchos libros medievales y renacentistas-, para lo cual no es demasiado importante que el narrador haya vivido o no lo que cuenta ; o puede añadirse a la obra -como en el caso de la de Jouvin- una finalidad práctica : servir de itinerario y guía de viajes, cometido que ya cumplió en el siglo XII el *Liber Sancti Jacobi*, con sus impagables consejos a los peregrinos » (Díez Borque, 1990 : 29).

Bennassar, Bartolomé & Vincent, Bernard (2011) *Le temps de l'Espagne : XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris : Hachette, Librairie Arthème Fayard.

Díez Borque, José M<sup>a</sup> (1990) *La vida española en el Siglo de Oro según los extranjeros*, Barcelona : Ediciones del Serbal.

Foulché-Delbosc, Raymond (1991) *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, [Madrid], Julio Ollero (ed.) réimpression de l'édition de Paris, H. Welter, 1896.

Gil Fernández, Luis et al. (2004) *La cultura española en la Edad Moderna*, Madrid : Istmo.

Jouvin, Albert (1672) *Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*. 3 tomes en 6 vols., Paris : Denys Thierry.

Vázquez de Parga, Luis et al. (1949) *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*. 3 vols., Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.